

— Déposez ce souci, mon vieil ami. Nous nous soutiendrons jusqu'au bout ; et si le bout vient, nous saurons nous soumettre au décret de la Providence.

Deux bandes de croisés se séparèrent d'abord de la masse ; l'une était de trois mille, et l'autre de quatre mille, environ. Elles prirent le chemin de la Cilicie. La faim et l'ennemi les anéantirent complètement ; pas un seul n'échappa. Les deux amis, resté avec le gros de l'armée, subirent mille incommodités, qu'il serait trop long de décrire ; se battirent comme des héros ; rendirent les plus grands services à leurs frères ; les sauvèrent même plusieurs fois d'une mort assurée. Mais, s'ils pouvaient lutter contre les Sarrasins, ils étaient impuissants contre la faim et l'abattement qu'elle entraîne. Un spectacle des plus tristes affligea alors leurs cœurs de chevaliers chrétiens : ils virent deux ou trois mille de ces malheureux, égarés par le désespoir, abjurer le christianisme pour embrasser la foi de Mahomet. « Il est impossible, s'étaient dit les plus turbulents de cette troupe, que le Dieu qui nous abandonne ainsi soit le vrai Dieu. Nécessairement, Mahomet est plus puissant que lui ; le mieux que nous puissions faire, est donc de nous livrer à lui (8) » Ce fut en vain que nos deux héros s'efforcèrent de leur faire comprendre ce que la foi, ce que la saine raison pouvaient opposer à ces arguments absurdes : la faim, détestable conseillère, entraîna tout le monde à la suite de ces blasphémateurs. Cuthbert et Raoul restèrent seuls fidèles.

On députa en secret vers un des forts occupés par les Sarrasins, pour demander la vie, à condition d'embrasser le mahométisme. Pendant la nuit, un corps considérable vint entourer les apostats et les désarmer. Des envois de vivres arrivaient en même temps pour payer la défection. Cuthbert et Raoul, quoique pressés par la faim, refusèrent de recevoir de la nourriture. Cette démarche les trahit. On insiste ; ils refusent plus énergiquement. L'ordre est aussitôt donné de les saisir et de les mettre à mort.

XXXIV

UNE JOIE ET UNE TRISTESSE

La détermination que venait de prendre Roselle paraîtrait bien étrange, bien imprudente, dans le siècle où nous vivons. Une jeune fille de quinze ans, douée de la plus grande beauté, s'aventurant dans un si long voyage, sans autre compagnie qu'un vieillard, sans ressource aucune, sans argent, sans connaissance : c'était là, on en conviendra, une entreprise que notre sagesse d'aujourd'hui taxerait sévèrement. Mais elle n'avait rien d'extraordinaire dans les temps dont nous parlons. La croix rouge, qui brillait sur le bras de cette vierge, était pour elle une protection suffisante. Nul n'eût osé dire ou commettre la moindre inconvenance à son égard ; on la regardait passer avec respect, on la saluait avec

bonheur ; chacun souhaitait bon voyage à cette belle enfant, tout en admirant son courage, et il n'était personne qui ne se recommandât à sa prière. Elle avait compté pour vivre sur la charité de son prochain, et cette charité ne lui fit point défaut ; on donnait volontiers à la petite croisée et au vieux pèlerin, à condition qu'ils ne manqueraient pas de dire un *Pater* et un *Ave* aux lieux où Jésus-Christ est né et mort pour nous. Que si, quelquefois, une âme plus compatissante voulait donner pour le lendemain, Roselle avait grand soin de refuser, sous prétexte que ce serait manquer de confiance à la Providence. Si, d'autres fois, les cœurs étaient plus durs, alors elle se plaçait à la porte du castel ou de la chaumière, et chantait une de ses belles chansons, un de ces doux *lais*, qui avaient tant de fois charmé les oreilles des habitants de Chartres. Et si, enfin, il arrivait que l'inhumanité ou la pauvreté de ceux à qui elle s'adressait la laissât sans secours, eh bien ! elle souriait, en jetant les yeux vers le ciel, comme pour dire : — Père, nous acceptons l'épreuve ; mais ne la faites pas trop durer.

Quant à Onfroy, il suivait sa chère petite, la tête baissée et le cœur ému. Souvent des larmes de tendresse mouillaient ses paupières. A chaque instant, il regardait derrière lui, s'il ne voyait rien venir ; un fond d'inquiétude semblait le préoccuper. Parfois, il trouvait bien dur de subir ainsi les intempéries de l'air, les fatigues de la marche, la faim, les rebuts ; mais l'exemple de cette jeune fille l'encourageait. Il était habituellement triste et rêveur : le souvenir de ses vieux péchés l'obsédait toujours. Roselle avait besoin de le ranimer, de lui rappeler l'étendue des divines miséricordes ; et cette voix consolante parvenait souvent à lui rendre la paix et la sérénité.

Une nuit, à cinq ou six journées de Chartres, se trouvant surpris par l'ombre, loin de toute habitation, ils s'approchèrent d'une meule de grain et résolurent d'y attendre le jour. Le bon vieillard arrangea du mieux qu'il put une couche pour sa jeune compagne ; puis, allant s'agenouiller au pied d'une croix, il se mit en prière, selon son usage. Il passait ainsi une grande partie des nuits à implorer la bonté de Dieu ; et il fallait que le besoin du repos fût bien pressant pour qu'il en accordât quelque peu à ses membres.—On peut dormir quand on est innocent comme elle, murmurait-il ; mais le sommeil n'est pas fait pour les cœurs coupables. Adam ne dort bien qu'une fois, et c'était avant son péché.

— Jour de Dieu ! disait une voix derrière la meule ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ? Tout bas, Tobi, tout bas ! Si c'est ce petit ange, il ne faut pas l'éveiller. Je la croyais si tranquille dans le château du Puiset ! Il est vrai que personne ne peut y rester longtemps, et c'est déjà merveille qu'elle n'en soit pas sortie plus tôt. Mais c'est bien elle ; c'est bien sa douce voix que je viens d'entendre dire : — Mon Dieu ! je me remets tout entière entre vos mains ! — Par saint Martin ! je suis sûr que Celui de là-haut ne fait point difficulté de la prendre sous ses ailes. Elle est si bonne ! elle est si charitable pour les pauvres ! Nul doute que le Seigneur ne la couvre

(8) *Hist. des Croisades*, t. II.